

## Traduction Bernard Hoepffner

### • *L'AFFAIRE THOMAS BROWNE*

*Le grand oeuvre d'un incroyable doublé d'un homme de science, né à Londres en 1605, tout nouvellement traduit.*

Par Jean-Didier WAGNEUR  
jeudi 08 juillet 2004, © Libération

Après *l'Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton et tout récemment Ulysse de Joyce, Bernard Hoepffner s'est attelé à un autre livre culte : *Pseudodoxia Epidemica* ou *Examen de nombreuses idées reçues et de vérités généralement admises* de Thomas Browne. Face à l'ouvrage, on saisit vite la difficulté pour le traducteur. Thomas Browne fut l'un des grands érudits de son temps et brasse dans cet essai rien moins que le savoir de l'Antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle. Il le fait en homme de science doublé du plus incroyable styliste qu'on puisse imaginer. Il reste un écrivain pour *happy few*. Valéry Larbaud parlait même de l'existence «d'une petite secte (secrète) des lecteurs de Thomas Browne». Très lu au XVII<sup>e</sup> siècle, Browne, dont on s'épuise inutilement à trouver des équivalents (Montaigne notamment), a eu une influence considérable jusqu'au romantisme. «Aujourd'hui, dit Bernard Hoepffner, il est pratiqué par les écrivains qui s'intéressent à l'écriture. Il suffit de voir l'influence qu'il a eue sur W. G. Sebald, sur Guy Davenport, je ne serais pas non plus étonné que Jim Crace l'ait lu, et je ne parlerai pas des grands Américains, William Gass, Gilbert Sorrentino ou William Gaddis.» Patrick Mauriès, qui préface d'un essai très pertinent *Quatre animaux fabuleux*, court extrait de *Pseudodoxia* dans une version du XVIII<sup>e</sup> siècle, a croisé le chemin de Browne dans Borges et Mario Praz. (...)

Thomas Browne est entre deux mondes, la Renaissance et le XVII<sup>e</sup> dominé par Francis Bacon. Il compose, avec *Pseudodoxia Epidemica*, une encyclopédie des idées reçues de son temps. La chute d'Adam du paradis terrestre prépare ce long inven-

taire placé sous la «nature faillible de l'homme», la «prédisposition du peuple à l'erreur» et la «crédulité des humains, à savoir leur assentiment placide à tout ce qui est proclamé, ou leur croyance, à la première écoute, en ce qui est avancé par les autres». La raison en est souvent «l'attachement à l'Antiquité», c'est-à-dire aux autorités et aux traditions. *Pseudodoxia Epidemica* participe du même mouvement que celui qu'a entrepris Francis Bacon, tout en gardant l'aspect d'une longue recollection fascinée des mots et des choses. C'est là, dans la juxtaposition des fables, fictions, emblèmes et hiéroglyphes, que se joue proprement la magie de cet essai. Browne ouvre le grand livre du monde, fait défiler météores, insectes, plantes, philosophes pris dans la ronde diabolique de l'erreur, en une encyclopédie émerveillée de tous les sophismes à la limite du fantastique. C'est d'ailleurs sur le nom de Thomas Browne que s'achève la nouvelle de Borges consacrée à son encyclopédie imaginaire, *Tlön Uqbar Orbis Tertius*, que l'Anglais a inspiré en partie à l'Argentin.

(...)

Le lecteur est vite pris dans ces chaînes argumentatives où Browne confronte les opinions des philosophes de l'Antiquité, des Pères de l'Eglise, des commentateurs humanistes. Il digresse, bifurque lui aussi de manière épidémique, semblant faire visiter un cabinet de curiosités imprimé où il nous guide parmi les licornes, griffons ou basilics avec une fierté de propriétaire, souriant malicieusement de ses trouvailles. «Son humour, explique Bernard Hoepffner, n'existe que dans le style et reste une des choses les plus difficiles à faire passer en traduction ; ceci en partie parce qu'il est un des grands rhétoriciens de la littérature anglaise et que ce type d'humour est fondé sur la rhétorique, sur le paradoxe, passe par une certaine disposition du texte sur la page, un usage des majuscules (que j'ai conservé) et une ponctuation qui est devenue plus ou moins incompréhensible au lecteur d'aujourd'hui. Son style est une musique à nulle autre pareille : «Toute tentative pour exprimer convenablement la subtilité de sa musique est impossible», disait Norton R. Tempest en 1927. Et je ne peux m'empêcher de citer aussi Coleridge : «Son humour entremêle sans cesse ses lueurs à sa

philosophie : telles ces couleurs intermittentes chatoyant sur fond d'une soie moirée.»»

Nul doute que la traduction de Bernard Hoepffner fera date. Outre des index nombreux qui transforment *Pseudodoxia* en dictionnaire (c'est aussi une manière de le lire), le traducteur a ajouté un copieux lexique. Browne innove, il crée, précise Bernard Hoepffner, «900 mots nouveaux ajoutés à la langue anglaise, pas bien loin derrière Shakespeare qui en aurait introduit 1 500». Browne, outre ses humanités classiques, parlait de nombreuses langues, il s'en sert pour néologiser. «Computer, au sens de calculateur», «Pyramidally, signifiant très longtemps», electricity, disruption... Il y donne aussi, ajoute Mauriès, dans le «néologisme abracadabrant».

(...)

(Autres ouvrages de Browne cités par Didier Wagneur)

*Hydriotaphia ou Discours sur les urnes funéraires récemment découvertes dans le Norfolk* Traduction de Dominique Aury, illustrations de Miquel Barcelo. Le Promeneur, «Le Cabinet des lettrés», 108 pp., 13, 50 €.

Patrick Mauriès

*Quatre animaux fabuleux*, Le Promeneur, «Le Cabinet des lettrés», 86 pp., 12 €.



• **SIR THOMAS BROWNE, L'INTERNAUTE ABSOLU**

par Michel Crépu, © La Croix, 15 juillet 2004.

*Pour l'écrivain anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, admiré notamment de Coleridge, de Larbaud, de Borges, le monde est un livre sans fin.*

(...)

Plus personne, aujourd'hui, ne se souvient de [Thomas Browne] pourtant l'un des plus grands prosateurs de langue

anglaise, né le 19 octobre 1605, mort le 19 octobre 1682. Il eût aimé cette coïncidence de dates, manière d'apporter une touche de perfection là où ne règne que le chaos.

Car enfin, qu'y peut la bibliothèque ? L'opinion d'un Pline, que permet-elle de sauver au juste ? Rien. Mais la question n'est pas là : c'est d'ailleurs la première chose qui frappe de stupeur, à la lecture de ce livre monstre, pour la première fois traduit intégralement en français grâce aux bons soins de l'excellent Bernard Hoepffner : cette vertigineuse gratuité de l'entreprise, cette splendeur de l'effort inutile qui traverse les siècles, aéronef textuel en perdition dans le silence pascalien des abîmes infinis. Osons le parallèle, à l'intention du lecteur perplexe : Browne est l'internaute absolu, le voyageur infini de la bibliothèque, l'écrivain total pour qui l'horizon est constitué d'un firmament d'in-folio encore fermés, un océan de savoir à traverser après tous les autres...

Le grand Jorge Luis Borges ne s'y était pas trompé, qui reconnaissait un complice dans ce médecin du Norwich qu'admirent aussi bien un Coleridge, un Larbaud : la littérature ne devient littérature qu'à la mesure d'une gratuité, d'une générosité plus puissante que les intérêts qui rôdent tout autour : universitaires, philosophes, religieux, bien d'autres encore...

Browne est un homme né de la Renaissance, il a goûté au «savoir», il sait qu'il s'agit là d'une tâche inépuisable ; il sait aussi que l'exercice de démystification relève à cet égard d'un acte d'ironie mystique : pousser le scrupule de la raison au-delà de ses propres limites ; transformer l'observation et la curiosité en un principe de vertige.

(...) Le moment de la synthèse, du point final, est remis aux calendes. Ou alors, comme dit suavement Browne, «il faudrait modifier toutes les cartes...». On aura compris, pour la plus grande gloire du tétragramme et de la littérature, que cette affaire brownienne repose (si un tel verbe se conçoit ici) sur un rire majeur, le même qui se fait entendre – quoique plus discrètement – chez Montaigne. D'accord sur l'idée d'une clé de voûte, mais inatteignable : le monde est un livre sans fin, la bibliothèque une cathédrale de papier en perpétuel repliage.

Interrogé sur la modernité d'une telle entreprise, Bernard Hoepffner n'hésite pas à établir un lien entre le *Pseudodoxia* et le *Moby Dick* de Melville (quoi qu'il en soit de la forme des marsoins et des baleines...) : «Browne et Melville peuvent être considérée, par-delà l'écart de temps qui les séparent, comme de grands baroques ; l'écriture de Browne, si extraordinairement sophistiquée, on en retrouve un écho dans la prose de Melville...». On gage que Borges eût aimé ce rapprochement entre deux grandes aventures de langage, et que ce qui peut donner ici au lecteur un sentiment d'éloignement extrême est aussi ce qui lui offre la magie d'une odysée incomparable.

